





LES
MENECHMES,
OU
LES JUMENTAUX,
COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D CC LII.

4



ACTEURS.

MENECHME.

LE CHEVALIER MENECHME.

} Freres Ju-
meaux.

DEMOPHON, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, vieille Tante d'Isabelle,
amoureuse du Chevalier.

FINETTE, suivante d'Araminte,

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

*La Scene est à Paris, dans une Place
publique.*

LES



LES
MENECHMES,
OU
LES JUMENTAUX,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

JE suis tout hors de moi, maudit soit le
Valer,
Pour me faire enrager, il semble qu'il
soit fait,

Je ne puis plus long-tems souffrir sa négligence,
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il fait que je l'attens. . . . Mais enfin je le voi.
D'ou viens-tu donc, Maraut ? Dis, parle, ré-
ponds moi.

A 2

SCE-

SCENE II.

*VALENTIN, LE CHEVALIER.**VALENTIN portant une valise, la met à terre,
& s'assit dessus.*

Quand à présent, Monsieur, je ne vous
 puis rien dire;
 Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je
 respire;

Je suis tout étouffé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
 Me mettre au désespoir, & me jouer ces tours?
 Je ne sai qui me tient, que de vingt coups de
 canne....

Quoi, Maraut, pour aller jusqu'à la Douanne
 Rétirer ma valise, il te faut tant de tems?

VALENTIN.

Ah! Monsieur, ces Commis sont de terribles
 gens.

Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins
 durs, moins arabes.

Ils ne répondent point que par monossylabes.
 Oui, non, paix, quoi, Monsieur? Je n'ai
 pas le loisir.

Mais, Monsieur, Revenez. Faites-moi le
 plaisir....

Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traî-
 tres,

Quand

Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que
leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Douane?

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moi de remise;
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai crû qu'au cabaret j'attendrois beaucoup
mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te récomande sans cesse?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraut?

VALENTIN.

Monseigneur, un long usage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Assez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé,

Je vous ai vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
 J'ai même quelquefois prêté mon ministère
 Pour vous donner la main & vous conduire
 au lit ;

De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
 Nous devons-nous prêter aux foiblesses des au-
 tres,
 Leur passer leurs défauts comme ils passent les
 nôtres.

LE CHEVALIER,

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
 Si je te connoissois à ce seul vice enclin :
 Mais ton maudit penchant à mille autres te
 porte,

Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte, . . .
 VALENTIN.

Ah ! si je jouë un peu, c'est pour passer le tems.
 Quand vous percez les nuits dans certains noirs
 brelans,

Je vous entens jurer au travers de la porte,
 Je jure comme vous quand le jeu me trans-
 porte :

Et ce qui peut tous deux nous différentier,
 Vous jurez dans la chambre, & moi sur l'esca-
 lier.

Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur
 extrême,

Bûvez, jouez, aimez ; je boi, je jouë & j'aime :
 Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
 Consumé dans cet art, m'apprîtes le métier.

Vous

Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
 de,
 faisant raffe par tout, de la Brune à la Blonde,
 Isabelle à présent vous retient sous sa loi;
 Vous l'aimez, dites-vous, je ne fais pas pour-
 quoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne fais pas pourquoi! Se peut-il qu'à ses
 charmes,

A ses yeux tout divins on ne rende les armes?
 Je la vis chez sa Tante, où j'en fûs enchanté;
 Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour sa Tante Araminte,
 Toute folle qu'elle est, vous aviez l'ame at-
 teinte,

J'aprouvois fort ce choix: outre que ses ducats
 Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas.
 J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la Tante,
 Et moi je pourchassois Finette la suivante:
 Ainsi vous voyez bien. . .

LE CHEVALIER.

Où, je vois, en un mot,
 Que tu fais le Docteur, & que tu n'es, qu'un sot.
 Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
 Finissons, & chez moi va porter ma valise.

VALENTIN *remettant la valise sur son épau.*

J'obéis: cependant si je voulois parler,
 Sur un si beau sujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

LES MENECHMES,

V A L E N T I N.

Quand je veux je parle mieux qu'un autre.

L E C H E V A L I E R.

Quelle est cette valise?

V A L E N T I N.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

L E C H E V A L I E R.

De la mienne elle n'a ni l'air, ni la façon.

V A L E N T I N.

J'ai long-tems comme vous été dans le soupçon.

Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adresse bien mise ont dissipé ma crainte.

Lisez plû ôt ces mots distinctement écrits:

C'est à Monsieur Menechme, à present à Paris.

L E C H E V A L I E R.

Il est vrai, mais enfin, quoique tu puisses dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire;
Enfin ce n'est point là ma valise.

V A L E N T I N.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort,

L E C H E V A L I E R.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

V A L E N T I N.

Mais vous me prenez donc, Monsieur, pour
une bête.En revenant de Flandre, où par trop brusque-
ment,

Vous avez pris congé de votre Regiment:

Et

Et passant à Perone, où fut le dernier gîte,
 Nous y primes la poste; & pour alier plus vite,
 Vous me fîtes porter, au Coche qui partoit,
 Votre malle assez lourde, & qui nous arrêtoit.
 J'obéis à votre ordre, avec zele & vîtesse,
 Je fis par le Commis mettre dessus l'adresse.
 Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi dans l'instant je veux être éclairci.
 Ouvre vite, & voyons quel est tout ce mystère.

VALENTIN tirant un pazuet de clefs.

Dans un moment, Monsieur, je vais vous satisfaire.

Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.

Orsus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voi là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux?

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.

Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous;

A J

Et

Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise,
Nous eussions pour vingt francs de bonne mar-
chandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Mauraut, qui faisoient mon bon-
heur,

Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
Qui me les rendra, dis :

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la
valise.*

Tenez en voilà d'autres,
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sais-tu que les Raillieurs & les mauvais Plaifans,
D'ordinaire, avec moi, passent fort mal leur
tems ?

LE CHEVALIER *lit les lettres pendant que
Valentin fait inventaire des hardes.*

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas, de vous mettre en co-
lère ;

Mais sans perdre de tems, faisons notre inven-
taire.

il tire un sac de Procès.

Ce meuble de chicane appartient sûrement,
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas
Normand.

il tire un habit de campagne.

L'habit est vraiment lesté, & des plus à la mode ;
Pour un sur-tout de chasse il me sera commode.

Le

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? est-ce quel-
que vertige,

Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:

Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monsieur, je vous
croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le fais, assez près de Peronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
Tu fais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres
ans;

Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere seul resta de toute la maison,
Avec un Oncle avare & riche, disoit-on;
En différens Pais j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune.
Et je sai par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-long-tems mon frere me croit
mort.

VA-

V A L E N T I N.

Je le fais; & de plus, je sai que votre mere
 Mourut en accouchant de vous & de ce frere:
 Que vous êtes Jumeaux, & que votre portrait
 En toute la personne est rendu trait pour trait;
 Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
 Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

L E C H E V A L I E R.

Nous nous ressemblerons, mais si parfaitement,
 Que les yeux les plus fins s'y trompoient aisément;
 Et notre Pere même, en commençant à croître,
 Nous attachoit un signe afin de nous connoître.

V A L E N T I N.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois;
 Mais que fait cette histoire au trouble où je
 vous vois?

L E C H E V A L I E R.

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'ame surprise.
 Valentin, à ce frere appartient la valise;
 Et j'apprens, en lisant la lettre que je tiens,
 Que notre Oncle est défunt, & qu'il laisse ses
 biens

A ce frere Jumeau qui doit ici se rendre.

V A L E N T I N.

La nouvelle, en effet, a dequoi vous surprendre.
 LE

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(Il lit.) Je vous attends, Monsieur, pour vous remettre comptant, les soixante mille écus que votre Oncle vous a laissés par testament, & pour épouser Mademoiselle Isabelle, dont je vous ai plusieurs fois parlé dans mes lettres: le parti vous convient fort; & son pere Demophon souhaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à Paris, & faites-moi la grace de me croire votre très-humble & très-obéissant serviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.

La date, le dessus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, sa valise au Coche aura fait mettre;
Et dans le même tems, ce rapport de grandeur
De cachet & de nom a causé ton erreur,
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frere est déjà peut-être en cette Ville,

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je suis stupéfait
Des effets surprenans que le hazard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
Nous trouvons en un jour un vieil Oncle en-
terré,
Qui

Qui laisse de grands biens dont il vous a fructifié ;

Un frere qui reçoit tous ses biens qu'on lui laisse,

Et qui vient enlever encor votre Maîtresse.

Voilà tout à la fois, cinq ou six incidens

Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Mous ferons tête à tout ; & de cette aventure

Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soint

Ils sont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frere :

Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.

Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment

VALENTIN.

Vous connoissez mon zèle & mon empressement ;

Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidelles,

Qui dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle fait mon retour :

Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.

Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme.

Tu fais le caractère & l'esprit de la Dame :

Elle est vieille & jalouse à désoler les gens.

Ses

Ses airs & ses discours sont tous impertinens,
 Enfin, c'est une folle, & qui veut qu'on la flate,
 Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour
 éclate,

Incertain du succès, je la veux ménager.
 Retourne à la Douanne, au Coche, au Messa-
 ger.

Mais Araminte sort; va vite où je t'envoie.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE
 CHEVALIER.

ARAMINTE.

NOus reverrons Menechme aujourd'hui:
 Quelle joye;

Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
 Pareil empressement doit l'agiter, je croi.

Comment me trouves-tu? dis Finette.

FINETTE.

Charmante.

Votre beauté surprend, ravit, enlève, enchante.
 Il semble que l'amour, dans ce jour si charmant,
 Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette Fille toujours eût le goût admirable.

Ah, Monsieur, vous voilà! Quel destin favo-
 rable

Plus

Plus que je n'espérois pressé votre retour?
Et quel Dieu près de moi vous ramène?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence

Me dédommage bien des chagrins de l'absence.

Non, je ne vois que vous, qui sans art, sans secours,

Puissiez paroître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin! L'amour quelquefois, quoi qu'absente,

A votre souvenir me rendoit-il présente,

Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,

Que je reçûs de vous, quand vous prîtes le mien,

Me consolait un peu d'une absence effroiable:
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me suit en tous lieux.

La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.

Et cette nuit encor, je rapelle mon songe,

O douce illusion d'un aimable mensonge!

Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,

Etre dans un Jardin au lever du Soleil.

Que

Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,

Avoit semé de fleurs nouvellement écloses.

Là, sur les bords charmans d'un superbe canal,

Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,

Où cent flots écumans, & tombans en cascades,

Semblent être poussés par autant de Naiades;

Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,

Je vous voi sur un char sortir du fond des eaux;

Vous aviez de Vénus, & l'habit & la mine:

Cent mille Amours pouvoient une Conque marine,

Et les Zéphirs badins, volans de toutes parts,

Faisoient au gré des airs flotter des étendarts.

F I N E T T E.

Ah, Ciel! le joli rêve!

A R A M I N T E.

Achevez, je vous prie.

L E C H E V A L I E R.

Mon ame à cet aspect d'étonnement saisie...

A R A M I N T E.

Et, j'étois la Vénus flottant sur ce canal?

L E C H E V A L I E R.

Oui, Madame, vous-même en propre original.

L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle.

Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

A R A M I N T E.

De grace, dites-moi, parlant sincèrement,

Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,

Le port noble & divin?

B

LE

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
 Vous sentiez la Déesse, une lieue à la ronde:
 M'étant donc avancé pour vous donner la
 main,

Le jardin, à mes yeux, a disparu soudain,
 Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
 Que l'art embellissoit ainsi que la nature.
 Là dans un plein repos, & couronné de fleurs,
 Je vous persuadois de mes vives douleurs.
 Vous vous laissiez toucher d'une bonté nou-
 velle,

Et preniez de Vénus la douceur naturelle;
 Lorsque par un malheur qui n'a point de pareil,
 Mon Valet, en entrant, a causé mon réveil.

A R A M I N T E.

Je suis au désespoir de cette circonstance,
 Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence;
 Toujours mal à propos ils viennent nous trou-
 ver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, & je veux l'achever.

A R A M I N T E.

D'accord; mais je voudrois que pour vous sa-
 tisfaire,
 Votre bonheur toujours ne fût pas en chimère,
 Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
 Pût donner à vos feux plus de réalité.

Mais j'en crains le rétour; dans le siècle où
 nous sommes,
 Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes;
 Et

Et la possession souvent du premier jour,
Leur ôte tout le sel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, pour vous mon amour est ex-
trême,

Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même,
Et si par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah! Grands Dieux, quel af-
freux désespoir!

Mon ame, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée;
Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce
jour,

J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux:
Pour revenir plutôt, je pars en diligence,

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCENE IV.
ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas:
 Mais en révanche aussi je l'aime à la folie,
 Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure est jolie.

Son Valet Valentin n'est pas mal fait aussi;
 Nous nous aimons un peu, mais quelqu'un
 vient ici.

C'est Demophon.

SCENE V.
*DEMOPHON, ARAMINTE,
 FINETTE.*

DEMOPHON.

Bon jour: ma Sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler
 d'affaire.

ARAMINTE.

Ici comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre nièce Isabelle est d'âge à marier;

Et

Et Monsieur Robertin, dont je connois le zèle,
 A sù me ménager un bon parti pour elle:
 Un jeune homme doué d'esprit & de vertus,
 Possédant, qui plus est, soixante mille écus,
 D'un Oncle qui l'a fait unique Légataire,
 Dont ledit Robertin est le dépositaire:
 Et j'apprens par les mots du billet que voici,
 Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

A R A M I N T E.

J'en suis vraiment fort aise.

D E M O P H O N.

Or donc, ce mariage

Etant pour la famille un fort grand avantage,
 Et vous voyant déjà, ma Sœur, sur le retour,
 N'ayant, comme je croi, nul penchant pour
 l'amour,
 Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
 Vous feriez de vos biens donation entière,
 Vous gardant l'usufruit jusque à votre mort.

A R A M I N T E.

Jusqu'à ma mort! Vraiment, ce projet me
 plaît fort.

Vous vous êtes promis; il faut vous dépromet-
 tre.

L'âge, comme je croi, peut encor me permettre
 D'aspirer à l'Hymen, & d'avoir des enfans,

D E M O P H O N.

Vous moquez-vous, ma Sœur? Vous avez
 cinquante ans.

A R A M I N T E.

Moi? j'ai cinquante ans? moi? Finette?

B 3

FI.

FINETTE.

Quels reproches?
Hélas! On n'est jamais trahi que par ses pro-
ches.

A cause que Madame a vécu quelque tems,
On ne la croit plus jeune! Il est de fortes gens.

DEMOPHON.

Ma Sœur, dans mon calcul je croi vous faire
grace,

Et je raisonne ainsi: j'en ai cinquante, & passe:
Vous êtes mon ainée: ergo, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre ergo n'est qu'un sot;
Et je sai fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour
jamais;

Que je me porte mieux que tous tant que vous
êtes;

Que malgré les complots qu'en votre ame vous
faites,

Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma nièce. Adieu.
C'est moi qui vous le dis; m'entendez-vous,
mon Frere?

Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli caractère!

FL.

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs Alma-
nachs.

Ma Maîtrefſe eſt encor, malgré vous, jeune
& belle,

Et tous les Connoiſſeurs vous la ſoutiendront
telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu près quels ſeroient ſes diſ-
cours,

Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſé-
cours.

Allons voir le Notaire, & prenons des méſu-
res,

Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſû-
res.

Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'Hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.



B 4

AC-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere est trouvé, mais ce n'est pas
sans peine;
Vous m'en voyez, Monsieur, encor tout hors
d'haleine;

J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout:
Au Coche, au Messager, à la Poste, & par tout;
Et je vous avertis que je n'ai passé rue,
Où quelque Créancier ne m'ait choqué la vûe,
J'ai même rencontré ce Gascon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si long-tems cette somme,
Il me l'a, tu le fais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empê-
cher.

VALENTIN.

Tant mieux, ne sachant plus enfin quel parti
prendre,
A la Douanne encor j'ai bien voulu me rendre;
Là j'ai vû votre Frere, au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo
commis.

Je

Je l'ai connu de loin, & cette ressemblance
 Dont vous m'avez parlé, passé toute croyance.
 Le visage & les traits, l'air & le ton de voix,
 Ce n'est qu'un, je m'y suis trompé plus d'une
 fois :

Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au
 vôtre.

Il est brusque, impoli, son humeur est toute
 autre ;

On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
 Et c'est un franc Picard qui tient de son País.

LE CHEVALIER

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse,
 Dans un Provincial nourri sans politesse ;
 Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
 Cet air sauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'observois sa querelle,
 Et quand il est parti j'ai fait briller mon zèle
 J'ai flaté son esprit ; enfin j'ai si bien fait,
 Qu'il veut, comme je croi, me prendre pour
 valet.

Il s'est même informé pour une hôtellerie.

Moi, dans les hauts projets dont mon ame est
 remplie,

J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici,
 Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est
 charmée ?

V A L E N T I N.

La fortune aujourd'hui me paroît désarmée.
 Tantôt, chemin faisant, j'ai crû, sans me flatter,
 Que de la ressemblance on pourroit profiter,
 Pour obtenir plûôt Isabelle du Pere,
 Et tirer, qui plus est, cet argent du Notaire,
 Ce seroit deux beaux coups à la fois.

L E C H E V A L I E R.

Où vraiment.

V A L E N T I N.

Cela pourroit peut-être arriver aisément.
 A notre Campagnard nous donnerions la Tante;
 Pour vous seroit la Nièce, & pour moi la Sui-
 vante.

L E C H E V A L I E R.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi des-
 fein,
 Pour mettre promptement cet affaire en bon-
 train ?

V A L E N T I N.

Il faut premièrement quitter cette parure,
 Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
 L'air entre triste & gay. Le deuil vous sied-il
 bien :

L E C H E V A L I E R.

Si c'est comme héritier, ma foi je n'en ferois rien;
 Jamais succession ne m'est encor venuë.

V A L E N T I N.

Faites bien le dolent à la première vûë;
 Imposez au Notaire, & soyez diligent,
 Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

L E

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon Frere au fond quelque
scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse & vaine & ridicule!
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au
hazard;

Après, à votre gré vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ar-
deur,

C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence;
Son Pere n'en fait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait acun pas,
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon espérance auroit été trompée;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte;
Bon! si l'on épousoit autant qu'on le promet,
On se mariroit plus que la Loi ne permet.
Allons au fait; pour mettre en état notre affaire,

II

Il faut être vêtu comme l'est votre Frere,
 Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
 Un baudrier noué d'un crêpe tortillé,
 Sa péruque peu diffère de la vôtre;
 Ainsi, vous n'aurez pas besoin d'en prendre
 une autre.

Allez vous enrêper, sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire,
 Vous dinerez demain: jecroi voir votre Frere,
 Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
 Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire;
 De tout dans un moment je saurai vous in-
 struire.

SCENE II.

MENECHME, en deuil,

VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monsieur. Depuis
 long-tems,
 Pour tenir ma parole, ici je vous attens.

ME-

MENECHME.

Où nraîment me voilà, mais j'ai crû de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.

Quel pais! quel enfer! j'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.

On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve
un piège;

Part tout quelque filou m'investit & m'assiège:

Là, l'épée à la main, des Archers malfailans,

Conduisant leur capture, insultent les passans:

Un Fiacre me couvrant d'un déluge de bouë,

Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë;

Et voulant me sauver, des porteurs inhumains,

De leur maudit bâton, me donnant dans les
reins.

Quel bruit confus! quels cris! je croi qu'en
cette ville

Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment? j'aimerois mieux cent fois être au
sabat.

Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,

Contre la foi publique, en arrivant m'est prise;

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,

A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs:

Des billets doux de femme y sont pour toutes
hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pais être un peu sur ses gardes.

ME-

M E N E C H M E.

Je ne le voi que trop: suffit, ce coup de main
 Me rendra désormais plus alerte & plus fin.
 Heureusement encor, laissant ma male au Co-
 che,
 J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma
 poche.

V A L E N T I N.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
 Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit,
 Dans un appartement fort propre & fort tran-
 quille,
 Comptez-vous de rester long-tems en cette
 ville?

M E N E C H M E.

Le moins que je pourrai; je n'ai pas trop sujet
 De me louer fort d'elle, & d'être satisfait;
 Je viens m'y marier.

V A L E N T I N.

C'est pourtant une affaire
 Quel'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

M E N E C H M E.

J'y viens pour prendre aussi soixante mil écus,
 Qu'un Oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai
 plus,
 Attendu qu'il est mort, par grace singulière,
 M'a laissé depuis peu comme à son Légataire.

V A L E N T I N.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur ?

ME-

MENECHME.

Aussurément,
 La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
 Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
 Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
 Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix,
 Et dans tous vos desseins vous donne un plein
 succès.

Si vous avez besoin de mon petit service,
 Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout
 office;

Je connois tout Paris, & je suis toujours prêt
 A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain
 homme,
 Un honnête Bourgeois, que Demophon l'on
 nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enseigner mieux que moi sa
 maison?

Nous irons; avez-vous avec lui quelque affaire?

MENECHME.

Où, Sauriez-vous encore où demeure un No-
 taire,
 Qu'on

Qu'on nomme Robertin?

V A L E N T I N.
Ah! vraiment, je le croi,
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à

Il est de mes amis, & nous irons ensemble.
Mais j'appерçois Finette: ah! juste Ciel! je
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

**FINETTE, MENECHME,
VALENTIN.**

FINETTE.
Que diantre fais-tu là planté comme un pi-
quer?
Le dîner se morfond, ma Maitresse s'ennuye.
Ah! vous voilà, Monsieur, vraiment j'en suis
ravie.

MENECHME.
Et pourquoi donc?

FINETTE.
J'allois au devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas:
Ma Maitresse ne peut en devenir la cause.
Mais qu'est-ce donc, Monsieur? quelle méta-
morphose?
Pour.

Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le
deuil.

Faut-il pour un dîner, s'habiller de la sorte?
Venez-vous d'un convoi, Monsieur?

MENECHME.

Que vous importe?

Je suis comme il me plaît: les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du Pays; & sans beaucoup d'in-
stance,

Avec les Etrangers elles font reconnoissance.

FINETTE.

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser:

A ce qui vous survient je dois m'intéresser:

Ma Maîtresse a pour vous une tendresse ex-
trême.

Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtresse m'aime?

FINETTE.

Ne le savez-vous pas?

MENECHME.

Je veux être pendu,

Si jusqu'à ce moment j'en ai jamais rien sù.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque é-
preuve.

Et si vous en voulez de plus solide preuve,

Quand vous souhaiterez, vous ferez son Epoux.

C

M E.

LES MENECHMES,

MENECHME.

Je serai son Epoux?

FINETTE.

Oui vraiment.

MENECHME.

Qui, moi!

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je croi, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est ma foi fort honnête.

Voilà, sur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour

Mille Amans sont venus s'offrir à ma Maîtresse;

Mais Menechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MENECHME.

D'où savez-vous mon nom;

FINETTE.

D'où vous savez le mien.

MENECHME.

D'où je fais le vôtre?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en fûs jamais rien.

Je ne vous connois point.

FI.

FINETTE.

A quoi bon cette feintef

Je me nomme Finette, & fers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ai vû chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.

Je ne m'y connois pas; ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en très-mauvaife école.

FINETTE.

Laissons ce badinage; en un mot comme en

cent,

Ma Maîtresse à dîner chez elle vous attend.

Pour vous faire trouver meilleure compagnie;

Elle a dans ce repas invité son amie:

Belle, & de bonne humeur, qui loge en son

quartier.

MENECHME.

Votre Maîtresse fait un fort joli métier.

FINETTE *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi. Quelle vapeur

nouvelle

A pû dans un moment déranger sa cervelle?

VALENTIN *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il est assez sujet

A des distractions dont tu peux voir l'effet.

Il me tient quelquefois un discours vain &

vague,

C A

A

A tel point, qu'on diroit souvent qu'il extra-
vague.

FINETTE.

Tantôt il paroissoit assez sage; & peut-on
Perdre en si peu de tems & mémoire & raison?
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre
ou folle,

De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'a-
dore,

Une Amie, un dîner, & cent discours encore
Tous plus fots l'un que l'autre, à quoi l'on ne
comprend.

Non plus qu'à del'Algèbre, ou bien à l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable;
Votre Maîtresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets.
Et vous, son Emissaire & son honnête Agente,
C'est un vilain emploi que celui d'Intriguante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera;
Je vous en avertis, quittez ce métier-là:
Faites votre profit de cette rémontrance.

FINETTE.

Nous verrons, si dans peu vous aurez l'insolence
De

De faire à ma Maîtresse un discours aussi sot :
 Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.
 Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître ;
 J'espère que dans peu nous nous ferons con-
 noître.
 Je ne le connois plus, & ne fais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle Ville, bon Dieu ! quel étrange País !
 On me l'avoit bien dit, que ces femmes
 coquettes,
 Pour faire réüssir leurs pratiques secrètes,
 Des nouveaux débarqués s'informoient avec
 soin,
 Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pû savoir comme on vous
 nomme ;
 Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement ; c'est de-là qu'elle a pû le savoir ;
 Mais contre leurs complots j'ai sù me prévaloir ;
 Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête.
 Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus long-
 tems :

Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,

C 3

Où

Où les cœurs les plus fiers , enfin se laissent
prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon : entrons sans plus atten-
dre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE,
MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

Non, je ne croirai point ce que tu me dis
là.

FINETTE.

Vous verrez si je ments : parlez - lui , le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indiffé-
rence.

Le dîner vous attend ; & vous savez, je crois
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous voi.

MENECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... & que dans ma sur-
prise...

Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voi... car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu... dérangent... pourroient
bien me confondre ;

Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne sai que ré-
pondre.

ARA-

A R A M I N T E.

Le trouble où je vous voi, ce noir déguisement
 Ne m'annonce-t-il point de triste événement ?
 Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
 Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien
 taire.

Vous êtes-vous battu ?

M E N E C H M E.

Jamais je ne me bats.

A R A M I N T E.

Tout mon bien est à vous, & ne l'éorgnez pas.
 Quand on s'aime, & qu'on a pour but de cha-
 stes chaînes,

Tout le bien & le mal, les plaisirs, & les pei-
 nes,

Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un :
 Il faut mettre nos maux & nos biens en com-
 mun,

Et je veux, avec vous, courir même fortune.

M E N E C H M E.

Je vous suis obligé de vous voir si commune.
 Mais je n'usurai point de la communauté
 Que vous m'offrez, Madame, avec tant de
 bonté.

A R A M I N T E.

Mais je ne comprends point quels discours sont
 les vôtres.

F I N E T T E.

Bon, Madame ! il m'en a tantôt tenu bien d'au-
 tres !

V A L E N T I N.

Dans ses discours, par fois, il est impertinent.

A R A M I N T E.

Entrons donc pour diner.

M E N E C H M E.

Je ne puis maintenant;

J'ai quelqu'affaire ailleurs.

A R A M I N T E.

J'ai tort de vous contraindre :

Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

M E N E C H M E.

Quel diantre de discours ! Passez, & laissez-nous.

Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

F I N E T T E.

Hé bien ! Peut on plus loin porter l'impertinence ?

Ferme, Monsieur ; ici poussez bien l'insolence.

Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,

Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

M E M E C H M E.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,

Que la porte sur moi se brise, & m'estropie.

A R A M I N T E.

Mais d'où venez vous donc ? Ne me déguisez rien.

M E N E C H M E.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le savez bien.

N'a-

N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

A R A M I N T E.

Quel reproche!

Et de quel Coche ici me voulez vous parler?

M E N E C H M E.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller;

Et je ne pense pas que de Paris à Rome,

Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son
homme,

A R A M I N T E.

Finette, il perd l'esprit.

F I N E T T E.

Il ne perd pas beaucoup;

Il faut assurément qu'il ait trop bû d'un coup:

C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

M E N E C H M E.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;

Des soins plus importans me mettent en souci:

C'est pour les terminer que l'on me voit ici,

Et non pas pour dîner avec des Créatures

Qui viennent, comme vous, chercher des
aventures.

A R A M I N T E.

Des Créatures! Ciel! Quels termes sont-celà!

F I N E T T E.

Des Créatures! Nous! Ah! Madame, voilà

Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en

voulez croire,

Erotions-les comme il faut, pour vanger no-

tre gloire.

C 5

ME-

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît; modérez votre
ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du Valet; n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différent je ne veux rien connoître;
Et je ne prétens point me battre contre toi.

Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse! & quelle est ma foi-
blesse,

D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse?

Finette, tu le fais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, scélérat! ton cœur n'est point touché?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrê-
me

Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moi que haine & que ri-
goureux. *Elle s'en va.*

MENECHME.

Bon! Je me passerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit rénegat, le plus méchant du mon-
de!

Que le Ciel te punisse, & l'Enfer te confon-
de!

Si

Si nous avons bien fait, nous l'aurions étrange-
glé.
Il faut assurément que l'on l'ait enforcélé,
Et ce n'est plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

A Dieu donc, mes Princesses,
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendres-
dresses.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!

J'ai senti cependant un tendre mouvement,
Le diable m'a tenté; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette Hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, & vous servir de
moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtresse:
Un desir curieux plus que l'amour me presse,

VA-

V A L E N T I N.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la mai-
son,

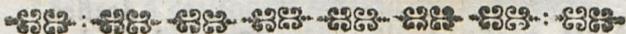
Je vous y conduirai, si vous les trouvez bon.

M E N E C H M E.

Adieu, jusqu'au révoir.

V A L E N T I N *seul.*

Je vais trouver mon Maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être;
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

LE CHEVALIER vêtu en deuil,
V A L E N T I N.

V A L E N T I N.

Rien n'est plus surprenant; & votre ressem-
blance
Avec votre jumeau, passe la vrai-semblance.
Vous & lui ce n'est qu'un, étant vêtu de deuil;
Il n'est homme à présent dont vous ne trom-
piez l'œil.

On

On ne peut distinguer qui des deux est mon
Maître;

Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que de ma
main,

Je vous attache ici quelque signe certain:

Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire?

VALENTIN *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque; ainsi que vo-
tre Pere,

Pour vous mieux distinguer, faisoit fort pru-
demment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croi?

VALENTIN.

Je ne ris nullement;

Et je pourrois fort bien le premier m'y mé-
prendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre;

Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant;

Et dans une heure, il doit me compter mon
argent.

VALENTIN.

Quoi, Monsieur, il vous doit compter toute
la somme?

Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VA-

V A L E N T I N.

L'honnête homme,
 D'autres, à ce Jumeau se sont déjà mépris.
 Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris ;
 Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
 Lui surpris, interdit, & ne sachant que dire ;
 Croyant qu'elle tendoit un piège à sa vertu,
 L'a brusquement traitée, il s'est presque battu ;
 Et si je n'avois pas apaisé la querelle,
 Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

L E C H E V A L I E R.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons
 naisans ?

V A L E N T I N.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis
 vingt ans
 Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi-
 qu'on ose,
 Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

L E C H E V A L I E R.

L'aventure est plaisante, & j'en ris à mon tour.
 Mais voyons le beau-pere, & servons notre
 amour.

Heurte vite,



SCE.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER,
VALENTIN.

VALENTIN.

Êtes-vous, Monsieur, un hon-
nête homme,

Appellé Demophon?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort vous avoir trouvé.

Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé.

Qui se nomme Menechme, & qui viené de
Peronne,

A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur, permettez que cet embrasse-
ment,

Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur; qu'une pareille joye,
Dans cet embrasement à vos yeux se déploye,

Et que tout le respect ici vous soit rendu

Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'en-
chante,

Et mon ame seroit entièrement contente,

Si

Si votre Oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, n'allez pas rappeler de sa
cendre.

Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien ten-
dre.

Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à sa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le Ciel fasse miséricorde!
Mais nous parler de lui, c'est toucher une

corde
Bien triste.... & qui pourroit.... Mais il étoit
bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous étions de même âge
tous deux,

Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut pren-
dre,

Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé;
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du-tout; & je croi que dans toute sa vie
Il ne fut attriqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VA-

VALENTIN.

Il est vrai... cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut t'ouvrir votre playe.
 Prenons une matière & plus vive & plus gaye.
 Vous allez voir ma fille; & j'ose me flater
 Que son air & ses traits pourront vous con-
 tenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite;
 Je compte en vérité bien peu sur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y comp-
 ter,
 Et du premier coup-d'œil vous saurez l'en-
 chanter.

Je me connois en gens, croyez en ma parole;
 Et de plus, Isabelle est une cire molle,
 Que je forme & pétris comme il me prend
 plaisir.

Quand vous ne seriez pas au gré de son désir.
 (Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son

Frere;

Et pour voir à mes loix combien elle déferé,
 Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
 Et sans être apperçû vous l'entendrez parler.

Il entre chez lui.

D

SCÈ-

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi seul ici, va-t-en trouver mon frere;
 Empêche-le sur-tout d'aller chez le Notaire,
 C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord;
 Mais je ne pourrai pas, dans son ardeur trans-
 port,
 L'empêcher de venir ici voir sa Maîtresse,
 Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous
 presse,
 Que vous soyez succinct en discours amou-
 reux.

LE CHEVALIER.

Va vite, je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

*DEMOPHON, ISABELLE,
 LE CHEVALIER à l'écart.*

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon Pere?
 DE-

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, assez bienfait pour-

tant,
Doit pour vous épouser arriver à l'instant.

ISABELLE. *à part.*

Qu'entens-je?

DEMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable,
La naissance, le bien, tout m'en est agréable,
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon Pere, sans pousser ce discours jusq'au
bout,

Permettez-moi de dire, avecque déférence,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéis-
sance,

Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment?

D'où vous vient pour l'hymen ce brusque
éloignement?

Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai, mais enfin l'esprit vient avec l'âge:
J'en connois les dangers; aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plupart, inconstans ou ja-
loux.

Ils veulent qu'une femme épouse leurs capri-
ces;

Les

Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu
de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il suffit que ce soit un homme de Province;
Et je n'en voudrez pas, quand ce seroit un
Prince.

LE CHEVALIER *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Comme le malheureux que l'on veut vous
donner :

Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les sentimens différeront des vôtres.

ISABELLE *à part.*

Que vois-je, juste Ciel! & quel étonnement!
C'est Menechme, grands Dieux! c'est lui, c'est
mon Amant!

DEMOPHON.

Je suis au désespoir, qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes loix si contraire:
Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contrainçons point, Monsieur, ses
volontez
J'aîmeroîs mieux mourir, que d'obliger Ma-
dame

A faire quelque effort qui contraint son ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit destiné;

Un-

Un époux fait à peindre, un jeune homme bien
 né,
 Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER
 J'avois tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.
 Quoi? c'est-là le parti que vous me proposez?

DEMOPHON.
 Eh oui, si dans mon choix vous ne me traver-
 siez,
 Si votre sot dégoût, & vos folles pensées,
 Me rompoient mes desseins & toutes mes vi-
 scées.

ISABELLE.
 A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vû,
 Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.
 Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.
 Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère,
 Et votre œil sans dédains s'accoutûme à me
 voir?

ISABELLE.
 Mon Pere me l'ordonne, & je suis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,
DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle
impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence?

Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sai ce que vous voulez dire;
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi;
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de
moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traî-
tresse!

Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse;
Et moi, de bonne foi, je te donnois mon cœur,
Sans connoître le rien & toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes mé-
rites.

Mais je ne comprends rien à tout ce que vous
dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais dites-moi, ma
Sœur,

A

A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur....

LE CHEVALIER.

Madame est votre Sœur?

DEMOPHON.

Oui, Monsieur, dont j'enrage;
De plus ma Sœur aînée, & n'en est pas plus sage.

Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je-
enfin,

Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici Monsieur qui de sa vie
Ne vous vit, ne connut, & n'en a nulle envie.

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;

Il a fait de mon bien un assez long usage,
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la Campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-tems
A m'entendre tenir des discours insultans:

A Madame à présent je quitte la partie,
Je réviendrai si-tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit,
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je
vous quitte,
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

Il s'en va.

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échaper, Je connois vos des-
seins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes
mains.

Mais je veux l'épouser, en dépit de la fille,
Du Pere, des Parens, de toute la Famille :
En dépit de lui-même, & de moi-même aussi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

Quel vertigo l'agite, & la conduit ici ?
Toujours de plus en plus son cerveau se
démonte.

ISABELLE.

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DE-

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque
humeur,
Ne soit venuë ici causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN.
DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN à Menechme,

Qui, Monsieur, les voilà, la fille avec le
pere.

Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur! pour ma Sœur, & pour sa
vision,

Il faut, ma fille & moi, vous demander par-
don.

Vous savez bien qu'il est, en femmes comme
en filles,

Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouï, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de rétour ?
J'en suis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidelle,
Dj Epou-

Epouser une fille appelée Isabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DE M O P H O N.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répète,
Combien de ce parti mon ame est satisfaite;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance;
Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de
défence.

M E N E C H M E.

Nous nous sommes donc vûs quelquefois?

DE M O P H O N.

A l'instant,

Vous sortez d'avec elle, & paroissez content.

M E N E C H M E.

Moi? je fors d'avec elle?

DE M O P H O N.

Où, sans doute, vous-même;
Nous avions de vous voir une allegresse extrê-
me,

Quand ma Sœur est venuë avec ses sots dis-
cours,

De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la mémoire?

M E N E C H M E.

Nous rêvons vous ou moi. Quoi? vous me
ferez croire

Que j'ai vû votre fille? En quel tems? com-
ment? où?

DE-

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.

C'est me faire passer pour un visionnaire.

Et ce début, tout franc, ne me satisfait guère.

Quoiqu'il en soit enfin, à présent je la vois,

Que ce soit la première ou la seconde fois,

Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroïssoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,

J'en suis assez content: mais j'en fais peu de cas,

Quand l'esprit ne vas pas de pair avec les charmes.

C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes:

J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.

J'en ai du plus brillant; & le tout sans science.

Je trouve que l'étude est le parfait moyen

De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.

Aussi, je n'ai jamais mis le nez dans un livre:

Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,

Sait

Sait tirer en volant, boire, & signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Ciceron.

DE M O P H O N.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Ar-
mée?

M E N E C H M E.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'assez puissans appas,
Si la sujétion ne me fatiguoit pas
La Guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versez en l'Art d'Astrologie,
Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans.
Or comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce
tems,
Quoique mon nom fameux pût voler dans
l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope,
Oh! j'aime à vivre, moi.

V A L E N T I N.

Vous êtes de bon sens.

I S A B E L L E *bas.*

Quel discours! quel travers! est-ce lui que
j'entens?

M E N E C H M E.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? vous paroissez
surprise?

Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISA-

ISABELLE.

Je sai à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage.
Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, sans être Philosophe,
Que vous me réservez à quelque Catastrophe.
Plait-il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monfieur, ne craignez rien?
Isabelle, toujours, doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monfieur me flate trop: ses tendres complimens
Me font connoître assez quels sont ses senti-
mens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME,
VALENTIN.

DEMOPHON *bas.*

MOn Gendre avoit d'abord de plus belles manières.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas,

ME-

MENECHME.

Oh! parbleu, je suis franc.
Femme, Maîtresse, Ami, tout m'est indifférent :
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

DEMOPHON.

C'est bien fait, vous aurez, je croi, la complai-
sance

De ne plus demeurer autre-part que chez moi ?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doi.
Mais il faut....

DEMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie!

Ce seroit un affront....

MENECHME.

Laissez-moi, je vous prie,
Pour quelque tems encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'Hymen projeté.
(à part.)

Mon Gendre prétendu me paroît bien sauvage :
Mais le bien qu'il apporte est un grand avan-
tage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vû-là l'objet dont je serai l'Epoux ?

VA.

VALENTIN.

Oui, Monsieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
Des ses perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN *bas.*

Quel surcroit d'embarras !

Un de nos Créanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le Marchand Fripier qui nous rend sa vi-

site.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME,

VALENTIN.

M. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'a-

quite.

J'ai ce matin, Monsieur, appris votre retour,

Et je viens des premiers vous donner le bon
jour.

Nous étions tous pour vous en une peine ex-

trême ;

Car dans notre maison tout le monde vous
aime :

Moi

Moi, ma fille, ma femme, elles trembloient
de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de mal-
heur.

M E N E C H M E.

M'aimer sans m'avoir vû, voilà de bonnes
ames!
Je n'aurois jamais crû tant être aimé des fem-
mes.

M. C O Q U E L E T.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une
raison:

Vous êtes dès long-tems ami de la maison.

M E N E C H M E.

Quel est cet homme-là?

V A L E N T I N *bas.*

C'est un visionnaire,
Une espèce de fou, d'un plaisant caractère;
Qui s'est mis dans l'esprit, que tous les gens
qu'il voit
Sont de ses Débiteurs, & veut que cela soit:
C'est sa folie enfin: il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot com-
pliment.

M E N E C H M E.

Sa folie est nouvelle, & rare assurément.

M. C O Q U E L E T.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut
croire,
Me

Me charme & me ravit. Voici certain mé-
moire.

Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payerez, je croi, sans conte-
ster.

VALENTIN, à Menechme.

Que vous avois-je dit?

M. COQUELET.

J'ai pendant votre absence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, bénin Créancier,
J'ai differé toujours d'en charger un Huissier:
De poursuites, d'exploits il vous romproit la
tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop hon-
nête!

Comment vous nomme-t-on?

M. COQUELET.

Oh! vous le savez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraut si j'en fûs, jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN prenant Mr. Coquelet à part.

Ignorez-vous encore

Le mal qui le possède?

E

M.

M. COQUELET.

Où vraiment, je l'ignore.

VALENTIN *à part.*

Sa mémoire est perdue, il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie:
Son nom même, son nom, bien souvent il
l'oublie.

M. COQUELET.

Ciel! que me dites-vous? quel triste événement?
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN *bas.*

Comment
On l'a mis, à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion,
Qui de son souvenir empêche l'action
De son foible cerveau.... la membrane trop
tendre....

Oh! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

M. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu:
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez....

MENECHME.

Où, je sai, sans en faire aucun doute,
Et voi que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monfieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre Régiment l'an passé je fournis.

ME.

MENECHME.

Mon Regiment à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,

Et je n'ai pas le tems d'entendre vos fornettes;

Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis Marchand Fripier:

Mon nom est Coquelet, Syndic & Marguillier.

Si vous avez perdu par malheur la mémoire,

Les articles sont tous contenus au mémoire,

Il lui donne son Mémoire.

MENECHME.

Tien, voilà ton Mémoire, & comme j'en fais cas.

Il déchire le Mémoire, & lui jette les morceaux au visage.

VALENTIN.

Ah, Monsieur! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jeter à la face....

Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi?

VALENTIN *se mettant entre deux.*

De grace....

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,

Plaiguez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

E 2

M.

M. COQUELET.

Un Mémoire arrêté.

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable, & digne des galères.

MENECHME.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laissez-le aller.

Que feriez-vous, Monsieur du nez d'un Mar-

guillier ?

Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reste.

VALENTIN.

Partez, Monsieur, partez. Voulez-vous de

nouveau,

Par vos cris redoublés, ébranler son cerveau ?

M. COQUELET.

Où, je pars, mais peut-être avant qu'il soit

une heure,

Je lui ferai changer de ton & de demeure.

Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher.

ME-

MENECHME.

De quoi s'avise-t-il de me venir chercher,
 Pour être le plastron de ses impertinences?
 Qu'il prenne un autre champ pour ses extrava-
 vagances.

Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Présentement, Monsieur, nos pas seroient per-
 dus,

Il n'est pas chez lui, mais bien-tôt il doit s'y
 rendre

Dans peu, pour l'aller voir, je réviendrai vous
 prendre.

Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.

Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile,

Tout est devenu fou, je croi, dans cette Ville.

Ma foi, de tous les gens que j'ai vûs aujourd-
 'hui,

Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, & lui.

VALENTIN *seul.*

Je prétens l'observer autour de cette Place.

Le poisson de lui même entre dans notre nasse;

Tout succède à mes vœux, & j'espère en ce
 jour

Servir utilement la Fortune & l'Amour.

Fin du troisième Acte.

E 3

AC-

ACTE IV.
SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'Ai toujours observé cette porte de vûë,
Personne du logis n'est sorti dans la ruë,
Mon Maître a tout le tems de toucher son ar-
gent,

Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le
Notaire,

Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un Créancier il m'a débarassé,
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.

Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais j'aperçois Finette, & mon cœur amou-
reux
Se sent en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.
FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entre-
tienne,
Et

Et que j'offre mon cœur à ces charmans at-
traits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le Valet que j'en prenne van-
geance.

M'appeller créature?

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.

Il est dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et ma Maîtresse en est si fort scandalisée,
Que rompant avec lui désormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile:

Mais pour le portrait d'or; attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.

Quand le besoin d'argent nous presse & nous
harcelle,

Tu fais, ma pauvre enfant, qu'on troque la
vaisselle,

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands em-
barras.

Mais depuis quelque tems un Oncle, un hon-
nête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il se nom-
me,
A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs
Pour nous mettre à notre aise, & nous faire
ses hoirs,
Soixante mil écus d'argent sec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi, dans si peu de tems vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon hom-
me,

La mort, le testament, & reçu notre somme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh, je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même,

Tu vois bien qu'il seroit une sottise extrême,
S'il se piquoit encor d'avoir des feux constans?
Il faut bien dans la vie aller selon le tems.

FI.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'Amans tels que
vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus
haut rang,

Je prens un vol plus fier, & suis haussé d'un
cran.

Mes mains, de cet argent feront dépositaires.
Et je vais me jeter, je croi, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voye, avec des airs fen-
dans,

Dans un char magnifique, allant à la campa-
gne,

Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne,
Un Suisse à barbe torse, & nombre de Valets,

Intendans, Cuisiniers, rempliront mon Palais;

Mon Buffet ne sera qu'or & que porcelaine;

Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine;

Table ouverte à dîner; & les jours libertins,

Quand je voudrai donner des soupés clandes-
tins,

J'aurai vers le rampart quelque réduit com-
mode,

Où je regalerai les beautés à la mode,

Es

Un

Un jour l'une , un jour l'autre ; & je veux à ton
tour,
Et devant qu'il soit peu , t'y régaler un jour.

F I N E T T E.

J'en suis d'avis !

V A L E N T I N.

Pour toi ma tendresse est extrême :
Mais quelqu'un vient ici , c'est Menechme
lui-même.

A vos ordres , Monsieur, vous me voyez ren-
du.

SCENE III.

*MENECHME, FINETTE
VALENTIN.*

M E N E C H M E.

Vous m'avez en ce lieu quelque tems at-
tendu ;

Mais j'ai cherché long-tems un papier neces-
faire,

Pour aller promptement finir chez le Notaire.

F I N E T T E.

Ma Maîtresse rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici , Monsieur, demander son por-
trait,

Ses lettres, ses bijoux, en nous rendant les
nôtres,

Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les

Les voilà.

Elle tire de sa poche une boîte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-tems?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens,
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se révoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre & lettres & portrait.

MENECHME.

C'est l'usage?

FINETTE.

Oùï, Monsieur, on n'y manque jamais ;
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use
ainsi.

MENECHME.

Savez-vous bien, ma mie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse, & me fatigue,
Et que pour vous payer de toute votre intri-
gue.

Vous pourriez bien sentir ce que pèle mon
bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez
pas.

Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.
ME,

MENECHME.

Mon portrait ! qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Où, sans doute le vôtre,
Que ma Maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtresse ?

FINETTE.

Hé bien,
Allez-vous dire encor que ce sont-là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MENECHME.

Où, de par tous les diables
Je le dis, soutiens, & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, Monsieur ? ...

MENECHME.

J'en jurerai,
Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'est plus tems de feindre,
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon,
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MENECHME.

Je ne sai ce que c'est, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde ?

ME.

MENECHME.

Non, à moins que le Diable à me nuire ob-
stiné,
Ne l'ait peint de sa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace! quel front! Mais je veux le
confondre.

Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boîte.

Hé bien? connoissez-vous ce visage, & ces
traits?

MENECHME *considérant le Portrait.*

Comment diable! c'est moi. Qui l'eût pensé
jamais.

Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN *prenant le Portrait.*

Voyons donc, je vous prie,

Mettons l'original auprès de la copie.

Par ma foi, c'est vous-même, & vous voilà
parlant.

Jamais Peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME.

Il entre là-dessous quelque forcellerie;

Ou du moins, j'entrevois quelque fripponnerie.

Vous verrez qu'en venant par le Coche, à
leurs frais,

Ces deux Coquines-là m'auront fait peindre
exprés,

Pour me jouer ici de quelque stratagème.

FINETTE.

Finissons, s'il vous plaît,

ME.

MENECHME.

Oh! finissez vous-même!
 Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
 Et ne me rompez point la tête plus long-tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma Maîtresse.

MENECHME *la prenant par les épaules.*

Je ne fai ce que c'est, passé vite, & me laissez.

FINETTE.

Savez-vous bien, qu'avant de partir de ces

lieux,

Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les
yeux,

VALENTIN.

Pour éviter, Monsieur, de plus longue quer
rell,

Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.

Vous savez ce que c'est qu'une Amante en
couroux.Les Enfers déchainés seroient cent fois plus
doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diableffe,
Je ne la connois point, elle ni sa Maîtresse.VALENTIN *à Finette bas.*Quoiqu'il dise, l'amour le tient encor au cœur;
Je vais le ramener un peu par la douceur.

Tu

Tu réviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, jusqu'à ce tems je veux encore at-
tendre;

Mais si l'on manque après, à me faire railon,
Je réviens, & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAis peut-on sur les gens être tant achar-
née?
Pour me persécuter, l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable
& bien fait,

A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre Amans, tel depit n'est qu'une bagatelle,
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec
elle.

(*bas.*) Mais je vois le Marquis, il tourne ici
ses pas;

Les ceut Louïs nous vont donner de l'embaras.



SCE-

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME,
VALENTIN.

LE MARQUIS *l'embrassant vivement.*

HE' cadedis, mon cher, quelle heureuse fortune!

Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te révoir,
Regarde-moi, je suis outré de désepoir,
Le jour me scandalise, & voudrois contre
Pour terminer mon sort, trouver seul à me
battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir ten cou-
roux,

Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me feroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la
place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN.

C'est un de vos amis

Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse;
 Et qu'avec elle encor la nature perisse;
 Où jûsqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent,
 D'un maudit lansquenet le caprice outrageant
 M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
 Cent louis que de moi le besoin te fit prendre.
 Excuse si je viens ici t'importuner;
 En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de
 même,
 Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême;
 Je ne vous connois point; comment auriez-
 vous pu
 Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vû?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours? il me passe, à l'en-
 tendre.

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à com-
 prendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis?

MENECHME.

Non, ma foi.
 Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,
 Etant vuide d'argent pour faire la Campagne;
 Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

F

ME.

LES MENECHMES,

MENECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîtes me trouver pour vous faire res-
source;

Et que sans dépacet, je vous ouvris ma bourse;

MENECHME.

A moi? j'aurois perdu le sens & la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gas-
con.

LE MARQUIS.

Cethomme-ci présent peut rendre témoignage;

Il étoit avec vous, je remets son visage.

Viens-ca, belistre, parle; oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'ou-
blier?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle; ou ma main de fureur possédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée? Oh moi, j'en suis cer-
tain.

C'a Monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi? pour ne vouloir pas vous donner cent
pistoles?

Il faut que je me batte?

LE

LE MARQUIS.

Un peu; trêve aux paroles,
Il me faut des effets, vite, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé, de grace, expliquons nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais, Monsieur....

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur! il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moi? mais je ne vous dois rien;
Faites-nous assigner, nous vous répondrons
bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je
porte.

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juste Ciel! quel brutal! Si faut-il que j'en sorte.
Combien vous est-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?

Cent Louis.

MENECHME.

Cent Louis! j'en payerai la moitié.

F A

LE

LES MENECHMES,

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'instant je
meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-
d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux : quand vous ne serez
plus,
De quoi vous serviront quarante mille écus ?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour
vous,
Il me faut plus de tems pour me mettre en
couroux.

Je n'ai pas cent Louis, mais en voilà soixante.
(à Valentin.) Tirez-moi de ses mains, faites
qu'il se contente.

Ah! si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battois en diable, & nous verrions beau
jeu.

VALENTIN au Marquis.

Voilà plus de moitié, Monsieur, de votre dette.
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS prenant la bourse.
Adieu, Monsieur, adieu; je vous croyois du
cœur
Et

Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur :

Mais cette occasion me prouve le contraire ;
Ne m'approchez jamais que de loin . . . plus
d'affaire.

Je serois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accôté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ? quel país ? quelle race parjure !
Hommes, Femmes, Passans, Marchands, Ga-
çons, Commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun ; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me sur-
prendre.

Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je suis.
Il s'en va.

VALENTIN *courant après.*
Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MENECHME.
Je n'ai besoin de vous, ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;

F 3

Et

Et j'apprehende encor dans mon soupçon ex-
trême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout
son fou;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il ha-
bite,
De tous ses Créanciers mon Maître sera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH, mon cher Valentin! tu me vois hors
de moi;
Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie:
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris:
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept; j'acheterois, je pense,
Deux ou trois Marquisats des mieux rentés
de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine! le bien vous vient de toutes
parts;

De grâce, laissez-moi promener mes regards
 Sur ces billets moulés, dont l'usage est utile.
 La belle impression! les beaux noms! le beau
 style!

Ce sont-là les billets qu'il faut négocier.
 Et non pas vos poulets, vos ch fons de papier,
 Où l'amour se distille en de fades paroles,
 Et qui ne sont par tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout aussi bien que toi:
 Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi,
 J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre,

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre,
 Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
 Le Marquis, qui jadis nous prêta cent Louis,
 Et venu brusquement lui demander la somme;
 Votre frere d'abord a rembarré son homme:
 Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pû lui donner,
 A voulu sur le champ le faire dégainer.

Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
 Et mettant à profit mon conseil salutaire,
 Il en a délivré plus de moitié comptant,
 Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites;
 Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûe?

V A L E N T I N.

Où vraiment; il est un peu brutal,
Ainsi que j'ai tantôt eul'honneur de vous dire;
Il a sur son chapitre étendu sa satyre,
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met sur votre compte, & que l'on croit
de vous.

Isabelle est sortie, à tel point courroucée.

L E C H E V A L I E R.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous
vos pas,
Madame, où fuyez-vous?

S C E N E . I X.

ISABELLE, LE CHEVALIER,

VALENTIN.

ISABELLE traversant le Théâtre.

OU vous ne serez pas.

V A L E N T I N.

Voilà le qui pro quo.

I S A B E L L E.

Je vais chez Araminte,

Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la j'y consens, je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, & ne vous
voir jamais.

LE

LE CHEVALIER.

Madame....

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir
l'audace

De dire, de sang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous saurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; sans sujet vous en venez
aux prises.

Je vais dans un moment dissiper ce soupçon,
Tous deux vous avez tort, & vous avez raison.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raison; toi-même, fais-en
juge.

F 5

LE

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Aïlez durs, dites vous?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulance,
Je ne dirai plus rien si vous parlez toujours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens dis-
cours,
C'est lui sans être lui, ce n'est que son image
De taille, de façon, de nom & de visage;
Et quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent en-
tr'eux.

Tous les deux ne font qu'un, & cependant
sont deux.

Ainsi c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de Monsieur, qui vous a chanté
pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VA-

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop
claire;

Mais sachez que Monsieur en ces lieux a son
frere;

Frere jumeau, semblable & d'habit & de traits;

Dont la langue a tantôt sur vous lancé les traits:

Vous l'avez pris pour lui: mais quoiqu'il soit
semblable,

L'autre est un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce suprenant récit,

Je me plais à le croire, il flatte mon esprit,

L'amour rend ma méprise, & juste & raison-
nable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus ado-
rable.

Souffrez que mon transport...

Il lui veut baiser la main.

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi; transporté de plaisirs,

Je pousse un peu trop loin mes tendres entre-
prises:

Mais d'une & d'autre part oublions nos méa-
prises.

VALENTIN *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal,

Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.

Mais

Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le con-
traire:

Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

I S A B E L L E.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mesyeux.

L E C H E V A L I E R.

Quoiqu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma for-
tune,

Sans ce cœur, j'y rénonce, & je n'en veux
aucune.

V A L E N T I N.

Trêve de compliments. Quand vous serez é-
poux,

Il vous sera permis de tout dire entre vous;

La gloire en d'autres lieux vous & moi nous
appelle.

Que Madame à présent en paix rentre chez
elle;

Nous, courons au Contrat, & qu'un heureux
destin,

Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, Madame, & je ne saurois
croire

Que l'on puisse trouver une ame encor si
noire.

Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, jecroi, fait,
Si son Valet plus doux n'eût écarté l'orage.

Ah, Madame! armez-vous d'un généreux
courage;

Poursuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez la promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus ici-bas, de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles en ce tems si souvent attrapées,
Sur la foi des sermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des
Amans,

Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens.

Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,

Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puis-
sance?

Je

Je vois bien maintenant que dans ce siècle in-
grat,

Il ne faut se fier que sur un bon Contrat,
Mais c'est notre destin: roûjours, tant que
nous sommes,

Nous serons les jouëts & les dupes des hommes,

A R A M I N T E.

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
De vanger, si je puis tout le Sexe offensé.

F I N E T T E.

Quoi donc, il ne tiendra, pour engager le
monde,

Qu'à venir étaller une peruque blonde?

Une tête éventée, un petit fréluquet,

Qui s'admire lui seul, & n'a que du caquet,

Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,

Impunément viendra nous plaire, & nous sur-
prendre,

Nous fera par écrit sa déclaration,

Sans en venir après à la conclusion?

Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel van-
geance,

Il faut de cet abus réprimer la licence;

Et quand ce ne seroit que pour vous en vanger,

Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

A R A M I N T E.

Mais s'il ne m'aime point, quel fera l'avantage

Que me procurera ce triste Mariage?

F I N E T T E.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à pré-
sent?

Ce,

Cela fut bon du tems du monde adolescent
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un
crime

D'épouser sans amour, & même sans estime.

Il faut se marier: vous êtes dans un tems

Où les appas flétris s'effacent pour long-tems.

Ce conseil bien-faisant, que mon zèle vous
donne,

Je voudrois l'appliquer à ma propre personne.

Et rester vieille fille, est un mal plus affreux,

Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

LE hazard justement en ce lieu vous amène,
D'aller jusque chez vous, il m'épargne la
peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous sert donc tous deux également,
Mon frere; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez de pas.

DEMOPHON.

Toijours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma Sœur, encore détrompée.

Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimère & pure vision?

Fi.

Finissez, croyez - moi ; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, & montrez - vous plus
sage.

A R A M I N T E.

Sans rime ni raison, vous babillez toujours :
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, & voilà la promesse
Qu'il me fit de la main, pour marquer sa ten-
dresse.

D E M O P H O N.

Mais jusqu'où va, ma Sœur, votre crédulité ?

A R A M I N T E.

Il est, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma Nièce ?

I S A B E L L E.

Où sans doute, ma Tante,
J'entens bien.

A R A M I N T E.

Sans mentir vous êtes fort plaisante,
De vouloir m'enlèver un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot, & malhonnête.

I S A B E L L E.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garans qu'on ne change
jamais.
Ce sont ces yeux charmans, qui les volent
aux autres.

A R A.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que
les vôtres;

Et lorsque nous voudrons les employer tous
deux,

On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh, je suis à la fin bien las de vous entendre,
Heureusement, ici je vois venir mon gendre.

(à Menechme.) Vous n'amenez donc pas le No-
taire en ces lieux?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE,
FINETTE.

MENECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure on
deux,

Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.

Toujours quelque fâcheux a pris soin de me
nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place, accourant à grands
pas,

Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.

G

Un

Un autre, à toute force, & me serrant la main,
 Me veut mener sonper au Cabaret prochain.
 Celui-ci m'arrêtant au détour d'une rue,
 Me force à lui payer une dette inconnue,
 Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
 Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

A R A M I N T E.

Traître! c'en est donc fait? malgré ta foi don-
 née,
 Tu te veux engager dans un autre hymenée?
 Malgré tous tes sermens, malgré ton premier
 choix?

M E N E C H M E.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

A R A M I N T E.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle;
 Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle;
 Tu me vois expirante, & cedant à mon sort,
 Sans donner seulement une larme à ma mort.

(Elle tombe sur Finette.)

M E N E C H M E.

Cette femme est sur moi rudement endiablée!
 Il faut assurément qu'on l'ait enforcellée.
 Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embaras
 De voir une furie attachée à mes pas?

F I N E T T E.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de ten-
 dresse,
 Verrez - vous dans mes bras expirer ma Mai-
 tresse?

Cet.

Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payat son amour de tant de cruauté?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'em-
porte,

Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe?
Désja pour mon repos, il devoit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux vanger de ton forfait.
J'ai ta promesse en main, voilà ta signature,
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME à Demophon.

Elle est folle à tel point, qu'on ne peut l'ex-
primer.

Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON lisant la promesse.

Mais voilà votre nom, Menechme. En con-
fidence,

Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'est ma Sœur, & je puis assoupir tout cela.

MENECHME.

Moi! si j'ai jamais vû ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'est votre Sœur, n'im-
porte,

Je veux bien à vos yeux, & devant que je sorte,
Que Satan.... Lucifer....

DEMOPHON.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer.

Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie;
Qui que tu sois enfin, laissé-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME,

DEMOPHON, ISABELLE,

ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH, Monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la Compagnie
Dans un jour plein de joye en ce lieu réunie.
Je croi que ma présence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui

donne,

Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne.
Elle n'a maintenant plus rien à désirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être Veuve, & me voir enterrer.
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une

femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon

ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre es-

prit;

Je

Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, Monsieur!

ROBERTIN.

Et dans lui l'on rénomme

La franchise de cœur qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.

C'est vous qui des vertus êtes le Protocole,

Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je croi, vous êtes tous d'accord.

Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.

A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'op-

pose,

Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,

Ma Sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat...

MENECHME.

Mais, Monsieur le Notaire,

Avant tout, finissons une certaine affaire

Qui plus que celle-là me tient sans doute au

cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le

meilleur.

G 3

Je

Je n'aurois tant usé de tant de diligence,
Si vous n'ériez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vû chez vous?

ROBERTIN.

Oui, Monsieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui moi? moi?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous; au logis où j'habite.

Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite,
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous
donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous, avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.

Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît,
Robertin?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire?

RO-

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'est une autre affaire.

N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; & c'est-là le meilleur.

MENECHME.

Quoi, Monsieur, vous auriez le front & l'insolence...

ROBERTIN.

Quoi, Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçûs?

MENECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable!

G 4

RO-

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoué, un fourbe détestable!

DEMOPHON.

Hé, Messieurs, doucement, je suis pour vous
honteux,

Et je ne fais ici que croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez
noire....

ARAMINTE.

Qui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès, & s'il est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

*VALENTIN, MENECHME.**DEMOPHON, ARAMINTE,**ISABELLE, FINETTE.**VALENTIN.***H**E', qu'est-ce donc Messieurs? voilà bien
du grabuge!*MENECHME.*

De notre! différent cet homme sera juge?

Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.

Qu'il parle. (*à Valentin.*) Ai-je reçu quelque ar-
gent aujourd'hui.

De Monsieur que voilà?

*VALENTIN.*Sans doute, en belle espèce,
Soi-

Soixante mille écus que votre Oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME *le prenant à la cravate.*

Ah, maudit faux témoin! malheureux imposteur!

Tu peux soutenir....

V A L E N T I N.

Où, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de Monsieur,
Il s'appelle Menechme, il est de Picardie;
Et si vous le niez, c'est une perfidie.
Je léverai la main de tout ce que j'ai dit.

R O B E R T I N.

Vous voyez, s'il se peut un plus méchant esprit.
Plus noir, plus scélérat. Hélas! qu'alliez-vous
faire?

Je vous embarquois-là dans une belle affaire!

D E M O P H O N.

Je vous prenois, Monsieur, pour un homme
de bien.

Mais je vois à présent que vous ne valez rien,

A R A M I N T E.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit com-
plice.

F I N E T T E.

Traître! te voilà donc à la fin confondu.
Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.
 Non, je ne pense pas que l'Enfer soit capable
 De vomir sur la terre, en sa rage exécration,
 Des hommes, des démons si méchans que vous
 tous,
 Et je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCENE DERNIERE.
 LE CHEVALIER, MENECHME,
 DEMOPHON, ARAMINTE,
 ISABELLE, ROBERTIN.
 FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.
MA présence, je crois, est ici nécessaire,
 Pour découvrir le front d'un surprenant
 mystère.

DEMOPHON.
 Qu'est-ce donc que je voi?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux?

ARAMINTE.

Quelle aventure ô Ciel! dois-je croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne sai si j'ai le regard trouble,
 Si c'est quelque vapeur: mais enfin, je voi
 double.

MENECHME.
 Quel objet se présente, & que me fait-on voir?
 C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est
 mon miroir.

LE

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monsieur, mon nom & ma
figure?

Je m'appelle Menechme, & c'est me faire injure
MENECHME *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon!
Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous
mon nom?

Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu
d'autre,

MENECHME.

Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

MENECHME.

Je suis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garne-
ment,

Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucu-
ne.

LE CHEVALIER.

Du mien dopuis ce tems j'ignore la fortune.
ME-

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image; & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point
ce frere?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voilà tout le mystere.

MENECHME.

Est il possible, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement

Vous témoigne ma joye & mon ravissement.

Mon frere, est-ce bien vous? quelle heureu-
se rencontre!Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous mon-
tre?

MENECHME.

Mon frere, en vérité. . . je m'en réjouis fort.

Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.

Quoiqu'il puisse arriver, nous aurons l'uu ou
l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas comun-

(à Isabelle.) Il te faut un époux, en voilà deux
pour un.

Choisis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISA-

ISABELLE *réconnoissant la marque du chapeau
du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente;

Portée également de l'une & l'autre part,
Je prens Monsieur, il faut encourir le hazard.

A R A M I N T E.

Et moi, je prens Monsieur.

M E N E C H M E.

Il semble, à vous entendre,

Que vous n'avez ici qu'à vous baïsser, & prendre.

V A L E N T I N.

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubeine aussi, Finette m'appartient.

R O B E R T I N.

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que
l'on m'instruise

En quelles mains enfin cette somme est remise.

L'un de vous a touché soixante mille écus.

L E C H E V A L I E R.

N'en foyez point en peine, & je les ai reçûs.

C'est moi qui pour la mienne aiant pris sa valise.

Ai sù me prevaloir d'une heureuse méprise.

C'est lui qui pour un legs vient d'arriver ici;

C'est moi qu'on a crû mort, & qui m'en suis
saisi.

C'est moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendresse,

A Madame autrefois ai fait une promesse,

Et

Et c'est moi qui depuis, brûlant de plus beaux
feux,

A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monsieur le
Notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,

Et j'ai du Testateur suivi l'intention :

Il laisse à son Nèveu cette succession :

Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien
à dire.

LE CHEVALIER.

Aux Arrêts du Destin, mon Frere, il faut sou-
scrire.

Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content,

Pourvû que sans éclat, vous vouliez à l'instant,

En épousant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc ? vous voulez que j'épouse une
fole.

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous
la loi.

Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous
aime,

Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-
même ;

Et

Et pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié.

Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon Frere,
C'a ma Reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles
à tort,

Moi, vous nommant friponne; & vous, m'ap-
pellant traître,

Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous
connoître.

Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en font dit tout autant, & se connoissoient
bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne seroit que pour la ressem-
blance,

Je voudrois l'épouser sans tant de résistance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me résoudre à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le voi, que mon feul bien en
vûe:

Mais, en me mariant, votre attente est déçûe.

Oui, je l'épouserai pour me vanger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous désoler
tous.

MENECHME.

Ce sera très-bien fait,

DE

112 LES MENECHMES, COM.

DEMOPHON *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hazard vous met dans ma
famille.

Je voulois un Menechme; en lui donnant la
main

Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,

Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier :

Marions-nous aussi, pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie
Mais je crain...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi.
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(*Aux Auditeurs.*) Messieurs, j'ai réussi dans l'hy-
men qui s'apprête

De myrthe & de laurier je vais ceindre ma
tête;

Mais si je méritois vos applaudissemens,

Ce jour mettroit le comble à mes contente-
mens.

FIN.





LES
MENECHMES,
OU
LES JUMENTAUX,
COMEDIE.



Vienne en Autriche,
chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de la Cour de sa Majesté Impériale & Royale.

M D C C L I I.

4

